

REDICTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration), auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et colonie française d'Amérique.	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Espagne Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 81

Le numéro: 5 sous

Montréal, jeudi 14 juin 1934

Simple coup d'oeil sur un livre nouveau

Nos véritables ancêtres, les Ligures, par le commandant R. Pujol. — 1ère partie. Tome 1er. Origines et noms ligures. Etymologie française. — A la Librairie philosophique J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris.

A l'exception de quelques rares savants, tout le monde a cru jusqu'ici que les Ligures étaient une peuplade du sud-ouest de la Gaule et du nord-est de l'Ibérie qui n'avait joué qu'un rôle insignifiant dans l'évolution ethnique de l'Europe occidentale. Reprenant, pour la démontrer scientifiquement par l'étymologie des noms propres en général et des noms géographiques en particulier, la théorie de certains savants comme d'Arbois de Jubainville, le commandant R. Pujol, que nous eûmes naguère l'avantage de rencontrer à Paris, estime incontestable que pendant quinze cents ans, — depuis l'an 2000 avant Jésus-Christ jusqu'à l'invasion des Gaulois, peuple guerrier mais peu nombreux, — les Ligures, peuple indo-européen, régnaient non seulement sur le territoire qui forme la France actuelle, mais sur le nord de l'Italie, la Suisse, la Corse, la Germanie orientale, les Pays-Bas et les îles britanniques; que l'invasion mit temporairement le pouvoir politique entre les mains des Gaulois, mais que la civilisation ligure, fondée sur la culture du sol, subsista quand même, surtout dans la région comprise entre Loire et Pyrénées. Laissons plutôt la parole à l'auteur:

D'après les témoignages concordants des hommes et des choses notre patrie aurait donc été habitée avant l'invasion gauloise par une race de populations agricoles fixées au sol et dont on retrouve les traces en Italie, en Corse, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Suisse et jusqu'au delà du Rhin. Les anciens les appelaient les Ligures. Ce peuple aurait succédé à des peuplades plus primitives qu'il aurait refoulées pour s'établir à demeure et qui étaient les Ibères, c'est-à-dire, ainsi que nous allons le voir, des nomades. Il venait de l'Orient. Les Ligures, dit d'Arbois de Jubainville, seraient parvenus dans l'Europe occidentale environ 2,000 ans avant notre ère. « Comme tous les indo-européens d'Europe ils cultivaient les céréales, ils savaient manier la charrue; comme tous les indo-européens d'Europe et d'Asie, ils connaissaient le bronze. Après les Ibères, avant les Celtes, ils ont dominé dans le pays qu'on a plus tard appelé la Gaule. Avant les Ombrins, ils ont été les maîtres de l'Italie où ils ont porté, outre le nom de Ligures, ceux de Sicules et d'Aborigènes. Ils se sont aussi emparés d'une partie de l'Espagne. Puis les conquêtes des Ombrins en Italie, à partir du XIV^e siècle avant J.-C., celles des Celtes en Gaule et en Espagne, les ont réduits à un rôle secondaire jusqu'à l'époque où les développements de la puissance romaine ont mis fin à leur existence politique. »

Cette existence politique commença à déchoir, comme nous l'avons vu, vers 500 av. J.-C., aux premières étapes de l'invasion celtique dans notre pays. Elle avait donc duré quinze cents ans. Mettons dans la balance des influences ancestrales: d'un côté, ces quinze siècles de peuplement de notre patrie par une race stable et laborieuse, patiente, sobre, réfléchie et industrieuse; de l'autre, les 450 ans de domination d'une race très inférieure en nombre, bataillarde et loquace, buveuse et étourdie, celle des Celtes ou Gaulois, et demandons-nous en regardant en nous-mêmes de quel côté est la prépondérance. N'est-elle pas ligure et non celtique, notre race paysanne, véritable substratum de la nation française, avec ses qualités d'endurance, de ténacité, d'amour du travail et de la terre? Et au physique, par quels traits ressemblons-nous donc aux Celtes? Ou voyons-nous en France, autrement qu'à l'état sporadique, ou ailleurs qu'aux frontières, dans les zones de diffusion d'éléments germaniques, le type classique du Gaulois à la chevelure blonde et ruilante, à la haute stature, aux chairs blanches et molles? Ne sommes-nous pas en immense majorité plutôt petits et bruns, secs et nerveux? Et que dire du type celtique en Italie et en Espagne? N'y a-t-il pas fondu comme neige au soleil?

Mais regardons aussi dans nos fastes guerriers, aux deux apogées de notre gloire militaire. N'était-il pas un pur Ligure, le petit Corse couronné qui incarne devant le monde le génie de la France plébéienne et reconstruite sous son sceptre la presque totalité de la Ligurie primitive? N'étaient-ils pas Ligures, les merveilleux fantassins qui le suivirent aux quatre coins de l'Europe et qui firent la guerre autant avec leurs jambes qu'avec leurs fusils?

Etaient-ce des Celtes, si prompts à la fatigue et au découragement, les calmes puis irrésistibles soldats des deux Marne, les stoïques poilus de l'enfer de Verdun, les petits Bretons de la tranchée des baïonnettes?

Elait-ce un Celte, le vieux Vendéen trappu qui galvanisa son pays à l'heure suprême et mit l'Allemagne à genoux?

Mais ceci, dira-t-on, est du sentiment, et ce n'est pas avec des considérations sentimentales que l'on peut établir le véritable critérium de notre descendance et faire l'histoire de nos origines. L'histoire est plus positive, elle est faite de témoignages écrits; elle commence, comme on l'a dit très justement, avec l'écriture. Or les Ligures n'ont rien écrit (les Celtes, d'ailleurs, pas davantage), ils ne nous ont rien appris d'eux-mêmes; ou du moins rien de ce qu'ils ont pu écrire ne nous est parvenu. Les textes des auteurs anciens qui se rapportent à eux sont, comme nous l'avons vu, très rares et confus. Sur les pierres géantes de leurs monuments funéraires, les seuls qu'ils nous aient laissés, il n'y a pas une inscription, pas un nom. Il est vrai que le temps, qui mord sur les plus durs granits, a pu tout effacer. A moins d'un caprice du hasard, à moins d'un coup de pioche heureux qui nous découvre les tablettes d'un Glozel authentique ou l'épigraphie de quelque Pompéi ligure, il semble bien que l'archéologie ait dit son dernier mot sur nos lointains aïeux. Est-ce à dire que pour retrouver leurs traces, pour nous permettre de juger de tout ce que nous leur devons, la science n'a pas dès maintenant à sa portée un autre terrain d'exploration que le domaine des morts? Avons-nous bien cherché dans celui des vivants?

Sur quoi nous entrons dans le domaine de la sémantique. Cette partie du volume qui vient de paraître peut se comparer pour l'intérêt aux ouvrages de l'histoire de l'Auguste Longnon et d'Albert Dauzat, sauf qu'elle reprend les choses de plus haut pour expliquer par les origines sanscrites, c'est-à-dire hindoues, une foule de mots et de noms auxquels ces savants ont trouvé des origines méditerranéennes et particulièrement latines.

Ici, il y aurait beaucoup à dire — encore plus que l'auteur n'en signale du premier coup, puisque M. Pujol fait la plupart de ses constatations dans le pays basque ou aux environs et que le basque, langue d'origine inconnue, s'apparente mystérieusement au letton, parlé dans le nord-est de l'Europe et lui-même apparenté à l'antique sanscrit, où, Jacques Bainville le fait observer, « fille » se disait *duhita*, la trayeuse, celle qui, dans la famille pastorale, était chargée de traire les bêtes, d'où *thugater*, *tochter*, *daughter*. Le letton serait-il lui aussi un rameau perdu de l'antique race ligure? C'est ce que M. Pujol ne manquera pas de nous faire savoir dans son prochain volume. Pour l'instant bornons-nous à faire observer que notre Chapman — évidemment pitoyable ethnologue, comme nous tous, — s'est fourré le doigt dans l'œil en écrivant:

Notre langue naquit aux lèvres

[des Gaulois.]

Dans l'état de somnolence qui est encore le sien en matière intellectuelle, il est peu probable que le Canada français se partage avant longtemps entre partisans d'Auguste Longnon et partisans du commandant Pujol. Ces lectures nous fourniront pas moins de longues soirées d'une jouissance raffinée à ceux que n'intéressent pas les discours de M. Duranleau, les révélations de M. Sauvé sur les origines de la Minerve et celles de l'idée confédéraliste, l'image des chars de la prochaine Saint-Jean-Baptiste et autres produits littéraires et artistiques de cheu nous. (1)

Olivar ASSELIN

(1) Ah! « le bon pain de cheu nous », « le bon lait de cheu nous », « le bon sirop de cheu nous » !!! Comme tout cela est peu ligure et encore moins gaulois, mais admirablement tête-de-boule, sauteux ou iroquois... Du bon iroquois « de cheu nous », mais enfin, de l'iroquois. — OI. A.

Passé 60 ans.

est-on trop vieux pour vivre ?

OUI, si on n'a pas économisé assez pour vivre une vieillesse heureuse, exempte de soucis matériels. NON, si on s'est assuré, grâce à l'ASSURANCE-VIE, une rente ou une pension suffisante. Les représentants de la DOMINION LIFE ASSURANCE COMPANY vous indiqueront le plan d'assurance le plus conforme à vos besoins. Tél.: HA 9277 ou écrire à 1010 ouest, Ste-Catherine, Montréal. PAUL BABY, Gérant provincial adjoint. RAOUX CARIGNAN, Gérant Provincial.

ESTHÉTIQUE



— Y veulent apprendre la musique, l'année prochaine. Mais j'y ai dit : A quoi ça sert, mes enfants, c'est des airs qu'on peut même pas siffler.

Soixante-six millions de cochons d'Inde

Il n'existe pas de tragédie nationale qui soit entièrement dépourvue d'un élément comique. Les plus effroyables drames de l'Histoire montrent toujours un enchevêtrement de pathos et de ridicule : révolution russe, où le tragique voisinait souvent avec le grotesque, révolution allemande, véritable faillite de la raison. Jamais encore un bouleversement aussi total n'a commencé d'une façon aussi ridicule et ne s'est enfoncé aussi profondément dans le grotesque, sans pour cela rien perdre de son caractère tragique. On ne peut comparer le mouvement hitlérien qu'à une révolution chinoise, et encore : une révolution jaune correspond presque toujours à des mouvements profonds, tandis que la révolution naziste n'est qu'une somme d'affirmations mensongères à l'usage d'une populace à réactions purement animales. La révolution allemande était latente. Elle n'a éclaté que parce que l'âme germanique est primitive, hypersensible, sans digues intérieures, capable de tous les débordements.

C'est pourquoi nous avons vu tant de choses contribuer puissamment à la victoire des nazis, qui dans tout autre pays du monde les auraient irrémédiablement coulés. Quand un peuple est atteint d'un déséquilibre intellectuel et moral aussi inquiétant, tout devient possible. L'histoire du national-socialisme est là pour nous le rappeler.

C'est une bande de ratés qui lance le mouvement. Toutes les théories qui forment la base de leur enseignement sont fausses, ce qui est d'autant plus grave qu'elles avaient des prétentions scientifiques. Sans rappeler tous les avatars des pionniers du nazisme, on ne peut oublier que la base essentielle du mouvement national-socialiste est le concept de la supériorité d'une race, la race germanique, bien entendu. Pour démontrer cette proposition, ce n'est pas à la science qu'on a eu recours, mais simplement à des affirmations dont l'énormité est désarmante. On a interprété Gobineau, Chamberlain et quelques autres ratés. On a fabriqué une histoire à coups de décrets, on a interprété Gobineau, Chamberlain et quelques autres ratés. On a fabriqué une histoire à coups de décrets, on a interprété Gobineau, Chamberlain et quelques autres ratés. On a fabriqué une histoire à coups de décrets, on a interprété Gobineau, Chamberlain et quelques autres ratés.

Puis, le principe accepté, il a fallu se trouver des ancêtres. Nous tombons alors en pleine comédie. Charlemagne n'étant qu'un germain de seconde zone, on remonte à Witikind le saxon, une brute sauvage et païenne dont on ne saurait exactement dire s'il était Slave, Finnois, ou autre chose. On remonte plus loin encore, et on se prétend fils de Wotan, un mythe personnel qui devient subitement un être en chair et en os, par la grâce des cuisiers d'outre-Rhin.

Puis on recherche des parentés extraordinaires. Les Grecs étaient des Germains, les Romains également, ainsi que les Gaulois ! On incorpore même les Egyptiens dans la grande famille des dolicocephales blonds, ce qui est vraiment un comble. Il était impossible de s'arrêter en si beau chemin. La politique ayant des raisons que la raison ignore, ces messieurs de Berlin se trouvent même des affinités... avec les Japonais ! Décidément, la famille germanique était fichtrement vaste !

Croyez-vous que ce soit tout ? Non pas. Les médisances allemandes sont capables de toutes les audaces. Ils ont prétendu que l'on peut créer de toute pièce une pure race allemande par une reproduction scientifique, et qu'une goutte de sang étranger suffit à ruiner l'âme d'un bon Allemand. On croit rêver en entendant de pareilles divagations. Elles ont cours cependant en Allemagne, dans cette Allemagne qui se prétend supérieure et à la tête de la civilisation.

Aussi les Italiens, qui se rappellent, aussi bien que les Français, les invasions tudesques, lorsque l'Empereur allait se faire sacrer à Rome, ne ménagent pas les sarcasmes à ces patriciens de la civilisation. L'OTTOBRE rappelle à ces messieurs d'au delà des Alpes qu'ils doivent tout à la civilisation latine, et le POPOLO D'ITALIA fait des remarques méprisantes sur ce qu'il appelle l'histoire par décrets.

Quant à nous, la seule chose qui nous semble exacte dans le racisme, c'est la théorie de la sélection des individus. Malheureusement, elle ne s'applique qu'aux animaux, en particulier aux cochons d'Inde.

André BOWMAN

P.S. — Trouvée dans un journal allemand cette perle : « Le paradis terrestre était indiscutablement situé en Poméranie. » Evidemment !... Indiscutablement !...

La Bibliothèque économique de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales compte plus de 28,000 ouvrages de référence sur le commerce, l'industrie, la finance, l'économie politique, etc.; elle reçoit tous les mois environ 800 périodiques traitant des mêmes sujets. Riches documentation mise gratuitement à la portée du public. Ouverte tous les jours de 9 h. du matin à 10 h. du soir; le samedi, de 9 h. à 5 h.

À lire

En 2e page :
REVUE DE LA PRESSE, par Georges Langlois.
L'OPINION DE NOS LECTEURS.
En 3e page :
A PROPOS DE CAPITALISME, par Jean-Marie Nadeau.
LA LIBERTÉ DES CULTES AU CANADA, par Dollard Danseur.
CECI, CELA ET AUTRE CHOSE.
En 4e page :
RASPOUTINE ET LA TSARINE, par Vincent Brousseau.
LES PROPOS DE MÉNAGE.
ÉCHOS DE MUSIQUE ET DE THÉÂTRE, par Georges Langlois.

L'inutile sacrifice du marquis de Montcalm

Dans la conférence qu'il fit en 1923, devant le cercle d'Action française, sur l'œuvre de l'abbé Groulx historien (1), M. Olivier Asselin replaçait dans son vrai jour, celui du moins qui semble historiquement le plus vrai, le sentiment dans lequel Louis XV et la Cour tenaient la colonie française d'Amérique. Voltaire s'étonnait alors que deux nations se fissent la guerre pour quelques arpents de neige; mais si Voltaire représentait une partie de l'opinion à la Cour, on ne saurait oublier qu'il savait fort mal la géographie et que son sentiment lui était dicté par sa haine des Jésuites, qui faisaient alors en Nouvelle-France office de trappeurs, de chasseurs, de bâtisseurs et d'apôtres. Un ministre de Louis XV traita même le Canada d'écurie de la métropole; mais il venait de lire les *Dialoques* de La Fontaine et, comme beaucoup de Français de son temps, il ne croyait pas judicieux de tenter l'aventure coloniale quand le pays avait tant à faire pour conquérir de petits duchés en Allemagne. A la vérité, si Louis XV fut alors velléitaire et trop confiant dans l'intelligence de ses ministres, qui le détournaient presque tous d'une colonie qu'on disait inhabitable et, en tout cas, de peu de rapport, la perte de la Nouvelle-France eut, à notre sens, des causes plus importantes, nées dans la colonie elle-même, d'abord de la méfiance des indigènes envers les miliciens venus de France, ensuite de la méintelligence profonde qui, dès le débarquement de Montcalm à Québec, opposa le jeune général des armées du Roi et ce vaillant bonhomme, d'ailleurs dépourvu de jugement, qu'était le gouverneur de Vaudreuil. Ceux qui ont lu la correspondance du marquis de Montcalm avec les ministres de Louis XV ont appris, par exemple, que les Canadiens de l'époque, devenus par goût de l'aventure trappeurs ou coureurs des bois, étaient fort bons à la guerre de surprise, à l'embuscade, comme leurs amis hurons et algonquins, mais comme eux intraitables et revêches à la bataille rangée, où le courage individuel se subordonne à la bravoure collective et l'audace à la discipline. Avec cela, fort ignorants des choses de la guerre et peu enclins à aimer les hommes galonnés, de bonnes manières, qu'on leur envoyait de France pour leur prêter main forte. Quant à M. de Vaudreuil, il était ombrageux de M. de Montcalm, et dès la prise du fort de Chouagen (été 1756), qui fut un coup d'audace, il fit en sorte de se donner tout le crédit de la victoire. Mgr de Pontbriand lui-même en loua publiquement le gouverneur. Comme ils étaient tous deux les idoles de la colonie, on les crut sans inventaire. Joignez à ces ennuis et frottements le caractère impossible des sauvages qui, « pour un accès de vapeur », comme l'écrivait Montcalm, consultent le général, lui demandent des présents et tiennent à propos de tout des bacchanales insupportables pour un homme de bonne police.

Telles furent les difficultés qui accueillirent Montcalm à son arrivée en Nouvelle-France. Certains de nos historiens, en signalant cet état de chose, ont glissé sur les faiblesses du gouverneur, l'indiscipline des troupes canadiennes, et insisté sur l'apathie de la Cour. M. André Lichtenberger, l'agréable auteur de *Petit Trott*, vient de publier chez Plon un tableau (2) de cette épopée qui me paraît complet, en dépit des répétitions et omissions évidentes qu'on y trouve quant au caractère des Canadiens de l'époque. Les lettres de Montcalm à M. d'Argenson, puis à M. de Moras, n'y sont pas toujours citées intégralement, et on se doute bien pourquoi. M. Lichtenberger est un homme poli. Mais il ne ménage point ses reproches à Louis XV, qu'il consent tout juste à ne pas traiter d'imbécile. Si l'on se reporte à l'époque, on constate pourtant que la France tout

entière, et non pas seulement le roi, n'avait que mépris ou indifférence pour les conquêtes coloniales. A la Cour, les avis se partageaient, mais sauf Mme de Pompadour, oui, Mme de Pompadour, qui s'engagea personnellement pour deux millions en faveur de la colonie, on doutait de l'utilité de conserver si loin une colonie d'entretien coûteux et de protection difficile. Montcalm n'en reçut pas moins l'ordre de partir. Peu de temps après, comme pour compliquer les choses, une crise ministérielle absorbait toutes les pensées du roi. D'ailleurs, l'Angleterre redevenait menaçante en Europe, et l'on croyait peu sage d'éparpiller aux colonies des milices dont, à la première alerte, on aurait besoin pour la défense du royaume. Au sein de la colonie, altercations entre les amis de Vaudreuil et ceux de Montcalm, concussion et péculat de Bigot, dont le train de maison coûtait des sommes fabuleuses à la trésorerie, rareté des vivres et rationnements répétés des troupes, exigences des indiens « domiciliés »; en France, intrigues et potins de cour, imprévoyance des ministres: voilà à peu près toutes les causes de la victoire anglo-américaine. Sans se prononcer, M. Lichtenberger montre clairement, d'ailleurs sans passion, que les torts furent du côté de la colonie même, de Vaudreuil, des milices canadiennes, de l'intendant, autant que du côté de Paris. La victoire homérique de Carillon indique d'ailleurs suffisamment quel eût été le résultat de la bataille des Plaines d'Abraham si le gouverneur, dans son entêtement vaniteux à contrarier le général, n'avait point dispersé les milices au lieu de les réunir sous l'unique commandement de Montcalm.

Sauvée à deux reprises, la colonie doit maintenant faire face à un ennemi beaucoup plus nombreux, qui envahit successivement Louisbourg et le fort de Frontenac. Bougainville part pour la France, où ses supplications n'émouvent personne. Envoyer des troupes en Nouvelle-France ? Mais, lui dit-on, « comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent ». Si l'on tient compte des dispositions coloniales de l'Angleterre à cette époque et de l'esprit de décision qui animait William Pitt, cette fin de non-recevoir, si pénible qu'elle paraisse à notre orgueil, était d'une logique impitoyable. Des défaites glorieuses des milices franco-canadiennes, de la bataille désespérée des Plaines d'Abraham, le lecteur n'ignore pas grand chose. Le livre de M. Lichtenberger en restitue l'image la plus exacte qu'on puisse désirer. Quant à la responsabilité personnelle de Louis XV dans la perte de la colonie, je crois qu'on ne trouvera l'explication la plus judicieuse dans la brochure de M. Olivier Asselin dont j'ai parlé au commencement de cet article. Les vues que l'on y exprime sont d'ailleurs en tous points celles que M. Gaxotte expose dans son beau livre sur le siècle de Louis XV.

Lucien PARIZEAU

Les cigarettes Duchesse, manufacturées par L. O. Grothé, Limitée, Maison canadienne et indépendante, sont de qualité supérieure parce que seuls les meilleurs tabacs sont employés dans leur fabrication. Faites l'essai des cigarettes Duchesse et vous serez certains qu'elles satisferont votre goût. (r-a)

Pas de francs-maçons dans l'armée allemande !

Le ministre de la Reichswehr publie un décret interdisant à tous les membres de l'armée, ainsi qu'aux ouvriers, employés et fonctionnaires d'appartenir à des loges maçonniques ou organisations semblables. Les membres de telles organisations doivent immédiatement en sortir, sous peine d'être congédiés sur-le-champ.

(1) Cette brochure sera donnée gratis à nos nouveaux abonnés de trois mois ou plus qui en feront la demande à l'Administration.
(2) André LICHTENBERGER, *Montcalm et la tragédie canadienne*. Paris, Plon, 1934.

Mosley n'est-il qu'une marionnette ?

La Chambre des Communes anglaise, rejeté, il y a quelques jours, un projet de loi sur l'interdiction du port de l'uniforme par les partis politiques. Ce projet fut accueilli par certains comme une victoire des Chemises Noires britanniques, par d'autres comme une mesure de prudence, par d'autres encore, comme une manifestation de *fair play*.

Depuis, les fascistes de sir Oswald Mosley ont tenu maintes réunions où le calme n'a pas toujours régné. La dernière, celle de la salle Olympia, a été marquée par des violences et par du sang. La conduite éditante des fascistes a soulevé une protestation générale en Angleterre et a fortement frappé les esprits.

On peut se demander pourquoi le gouvernement n'a pas fait passer sa loi, alors qu'il n'aurait eu qu'un geste à faire. La raison en est bien simple : le cabinet prépare longtemps à l'avance ses élections, et comme il possède certains renseignements sur l'origine des fonds du parti de Mosley, il attend l'heure propice pour se servir de ces renseignements comme d'un épouvantail, comme on l'a déjà fait avec les documents Zinovieff.

Une menace communiste d'un côté, un péril fasciste de l'autre, il n'en faut pas plus pour enlever des élections en période trouble.

Parions que les conservateurs sauront se servir de ce prétexte avec leur coutumière habileté. — A. R. B.

Le cardinal O'Connell et les Juifs.

La Presse publiait lundi la dépêche suivante, de l'United Press :

Boston, 11. — Un tribut à la race juive, considéré comme une réponse à la campagne antisémite de l'Allemagne nazie, a été rendu par le cardinal William O'Connell, au cours d'un discours fait devant 30,000 personnes à l'issue des fêtes de son jubilé sacerdotal. La fête avait lieu à Fenway Park.

Le Sauveur du monde, qui lui-même était un juif, est né d'une juive, a-t-il dit le cardinal.

Cessons toute dissension et toute persécution, car il ne peut y avoir de haine dans la religion du Christ. Il est vain, ambitieux et fou celui qui se livre à la persécution et à la cruauté.

Souvenons-nous que c'est la race juive qui conserva les dix commandements... Quand partout les peuples de la terre rendaient hommage aux faux dieux, adorant les idoles, Venus et Apollon, la race juive, gardant la vérité, proclamait qu'il n'y a qu'un Dieu.

Ce cardinal O'Connell, il a vraiment de drôles d'idées, pour un prince de l'Eglise ! Tout le monde sait pourtant bien que les Dix Commandements sont aujourd'hui défendus par un avorteur professionnel, un maître-chanteur et un fou furieux, qui n'est constitué en même temps défenseur des RR. PP. Jésuites. — O. A.

Ce que valent les pactes.

La république Argentine est en train de torpiller les accords signés à Londres sur le blé et il est probable que l'on va de nouveau assister à une bataille pour s'emparer des derniers débouchés disponibles. Le contingent d'exportation attribué à la république sud-américaine était de

CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

110 millions de boisseaux. Or, à l'heure actuelle, ce chiffre est déjà dépassé de 4 ou 5 millions. L'accord sur le blé a donc cessé d'avoir sa raison d'être et les Australiens, qui s'étaient toujours opposés à la limitation des emblavures, vont eux aussi se mettre de la partie. L'Argentine donne toute sorte de raisons pour justifier la rupture de l'accord, ce qui n'améliorera pas la situation du marché du blé. Le Canada aura de plus grandes difficultés à trouver des débouchés, maintenant que la France devient exportatrice de froment.

Cela laisse rêver quant à la valeur des pactes, conclus plus ou moins de force, et lorsque les intérêts en jeu sont par trop divergents. — A. R. B.

Un émule de von Papen.

On se souvient de la sinistre activité de von Papen pendant la guerre. L'actuel vice-chancelier du Reich était attaché militaire allemand aux Etats-Unis et ne gênait nullement pour faire une propagande intense en faveur de son pays. C'était très admissible ; ce qui l'était moins, c'était l'organisation d'un service de sabotage, de grèves sanglantes et de troubles, à une époque où les Etats-Unis étaient encore neutres.

L'ambassadeur actuel à Washington, le Dr Luther, ancien président de la Banque d'Empire, suit l'exemple de von Papen : il fonde des troubles politiques, il importe des armes, il organise des Chemises d'Argent, qui ne sont que des répliques des Chemises Brunnes ; en deux mots, il prépare la révolution aux Etats-Unis. La situation est devenue tellement sérieuse qu'un comité parlementaire enquête sur les manœuvres germaniques et fait des découvertes intéressantes. Il n'y a plus aucun doute, Luther montre une activité aussi dangereuse que celle du plus pur communiste.

Voici un ambassadeur qui entend fort bien ses devoirs de diplomate, n'est-ce pas ? Seulement, les Américains commencent à en avoir assez, et un de ces jours ils le ficheront à la porte.

Quand fera-t-on la même chose, au Canada, à l'égard de certains agitateurs qui préparent une gentille petite révolution ? — A. R. B.

La culture du lin.

La culture du lin fut introduite en Nouvelle-France par l'intendant Talon. Le lin sert à la confection de différents tissus, depuis le tapis en paille de lin jusqu'à la batiste. La graine de lin, broyée, donne une huile employée comme solvant de la peinture et comme enduit dans la fabrication des ailes d'avions. C'est l'huile de lin surtout qu'on exploite au Canada.

Depuis quelque vingt ans, on a pratiquement abandonné la culture du lin en notre pays. En 1912, la production totale du lin s'élevait à 25 millions de boisseaux ; en 1932, elle n'était que de 2,719 mille boisseaux. Les provinces de l'Ouest surtout s'adonnaient à cette culture qu'elles abandonneront petit à petit pour la culture du blé. L'Argentine est aujourd'hui le plus grand producteur de

lin ; elle en a exporté, en 1932, près de 80 millions de boisseaux. Le lin se vendait, l'an passé, \$1.19 le boisseau, en moyenne. Les principaux pays importateurs du lin sont la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne.

Le ministre de l'Agriculture, à Québec, M. Adélaïde Godbout, veut donner un nouvel essor à la culture du lin en notre province. Il faut accroître la culture en lin, qui était de 1,800 acres, l'an passé. C'est dans le district de Vaudreuil-Soulanges que l'expérience sera tentée. Un technicien belge, M. Robert Gonckere, étudiera les moyens d'améliorer nos produits du lin ; déjà il est en pourparlers avec plusieurs cercles agricoles de la région.

Voilà d'excellente politique. C'est ainsi que les gouvernements travaillent efficacement à redresser la situation économique d'un pays. — D. D.

Tarifs spéciaux.

Un lecteur nous écrit de Québec : « Si vous vous êtes promené aux abords des gares et des bureaux du Canadien-National et du Canadien-Pacifique, vous avez dû constater que l'on accordait des réductions au public voyageur pour les fêtes de la Reine Victoria, celle du Roi et pour le jour de la Confédération. »

« Quoique cette politique soit inaugurée par nos chemins de fer depuis environ deux années et quoique la Saint-Jean-Baptiste soit jour de fête légale depuis aussi longtemps, nos chemins de fer n'ont pas encore accordé de tarifs spéciaux au public voyageur de notre province pour le jour de la Saint-Jean-Baptiste (...). A ma connaissance, nos chemins de fer n'ont accordé de réduction le jour de la Saint-Jean-Baptiste que lorsque quelque corps ou société a patronisé une excursion. »

M. Claude Melançon, directeur de la publicité française du réseau national, nous informe que, cette année, il sera consenti des tarifs réduits au public voyageur lors de la Saint-Jean-Baptiste. C'est pour nous une affaire de sentiment et d'intérêt, a-t-il dit. La Société Saint-Jean-Baptiste célèbre, cette année, le centenaire de sa fondation. Les fêtes qu'elle organise à cette occasion attireront à Montréal des milliers de visiteurs. Leur intérêt, à défaut de tout autre sentiment, engagerait les directeurs de nos chemins de fer à organiser des trains spéciaux. — D. D.

Nouveaux cuirassés italiens.

Le gouvernement italien vient de décider la construction de deux cuirassés de 35,000 tonnes chacun en réponse aux « Dunkerques » français, eux-mêmes construits pour pouvoir éventuellement dominer les cuirassés de poche allemands. Rome avait eu l'intention de construire trois croiseurs rapides, mais le tonnage disponible, étant limité par les accords navals à 70,000 tonnes seulement, l'amirauté italienne a jugé qu'il valait mieux avoir deux puissants navires que trois croiseurs, même ultra-rapides. Il semble que cette décision ait été prise après que les techniciens se furent rendu compte que l'on ne pouvait, dans l'état actuel des choses, construire des navires plus rapides que les « Dunkerques » français. — A. R. B.

Le péril brun.

Au lieu de toujours parler de péril jaune, les Américains feraient bien de se réveiller et de mesurer le péril brun, le péril communiste-hittérien, qui revêt la forme d'un mouvement analogue à celui du Klan. A vrai dire, le K.K.K. est maintenant à la solde de l'Allemagne et c'est lui qui a organisé les Chemises d'Argent aux Etats-Unis. Le mouvement naziste, même camouflé, ne peut donner le change à personne. C'est un danger de première grandeur, d'autant plus grave que des gens de bonne foi font sans le savoir le jeu des nazis en attaquant Roosevelt et en laissant répandre sur son compte des bruits fantaisistes, comme celui de l'origine juive du président. Cela fait oublier que les suppôts américains de Hitler et le Klan s'occupent activement d'armer toute la lie de la population. Un certain von Lilienfeld a dû avouer des faits graves sur l'organisation hitlérienne aux Etats-Unis et sur la contrebande d'armes provenant de

l'Allemagne. Un autre raciste a déclaré que le mouvement est entièrement dirigé de Berlin, et même par un membre du cabinet Hitler. La propagande allemande va bon train aux Etats-Unis. Elle travaille aussi dans l'ombre au Canada, et un de ces jours nous verrons la racaille se grouper sous le signe de la croix gammée, jusque dans la province de Québec.

Ce jour-là, gare la casse. — A. R. B.

L'énigme lithuanienne.

L'orientation réelle de la politique lithuanienne est toujours restée, depuis la déclaration d'indépendance du pays, une énigme politique. On a longtemps cru que ses dirigeants avaient partie liée avec les Allemands et l'on ne sait encore si les milieux dirigeants de la capitale ne penchent pas vers Berlin, par haine de Varsovie. On assurait récemment que l'influence russe était devenue très sensible, et d'autres bruits circulaient sur un rapprochement probable de la Lithuanie et de la Pologne, après 15 ans d'hostilités plus ou moins avouées.

Longtemps, l'ancien président du conseil, M. Waldemaras, fut considéré comme le plus irréductible ennemi de la Pologne. On assure maintenant qu'il a évolué. Toujours est-il que les dessous de sa tentative de coup d'état restent enveloppés de mystère et qu'il est impossible de dire avec certitude s'il essayait de reprendre le pouvoir pour arriver à conclure une entente avec Varsovie, ou s'il rentrait dans son pays pour la prévenir. La Lithuanie est en mauvais termes avec tous ses voisins, ni avec l'offensive Lettonie.

Pour le moment, on ne voit pas de changement d'orientation marqué dans la politique extérieure de Kaunas et il est difficile de dire si la menace allemande fera enfin comprendre à la Lithuanie qu'il vaut mieux s'accorder avec les pays limitrophes que de les combattre sourdement, au risque de tomber, une fois de plus, entre les griffes des Germains. — A. R. B.

Nuages en Autriche.

La situation politique autrichienne est loin d'être définitivement stabilisée et les attentats et les troubles se multiplient d'une manière inquiétante. Le prince de Starhemberg a failli tomber sous la bombe de terroristes ; samedi dernier, des saboteurs ont tenté de faire sauter le rapide Paris-Vienne ; le même jour et malgré la manière forte, le gouvernement Dollfuss n'est pas arrivé à enrayer les troubles qui éclatent un peu partout. Les nazis redressent la tête, lancent des bombes et tirent des coups de revolver. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à causer des ennuis sérieux au gouvernement qui a fait arrêter plusieurs centaines d'individus à tendances politiques. Ces arrestations ont permis de découvrir plusieurs complots contre la sûreté de l'état et la vie des dirigeants autrichiens. La situation devient si sérieuse que le chancelier et le vice-chancelier ont dû ajourner des manifestations patriotiques au cours desquelles ils devaient prononcer des discours.

Décidément, la situation en Autriche est loin d'être stabilisée, et la presse yougoslave, qui a suivi avec une attention particulière les événements politiques de l'ancienne monarchie, fait des commentaires peu favorables sur l'état actuel du pays. — A. R. B.

« Site » et « emplacement ».

Un journal de Montréal, que nous estimons d'ailleurs (modérément) pour d'autres raisons, coiffe de ce chapeau une lettre de M. le Juge Pouliot sur l'« emplacement » exact de la croix plantée par Cartier :

Documentation historique

Quant au site exact de la croix plantée par Cartier le 24 juillet de l'an 1534

Navigateur sans grande instruction, Cartier emploie quelquefois, dans la relation de ses voyages, un français étrange ; mais, s'il revenait sur terre, lui-même trouverait certainement que les français a

évolué depuis la découverte du Canada et pas toujours dans le bon sens. De multiples apôtres de la correction linguistique, en notre pays, ont fait observé aux journalistes qu'un emplacement n'est pas un site : en l'an de grâce 1934, la confusion de ces deux termes est plus universelle que jamais. Les gens de la Société du parler français ayant décrété qu'une langue doit évoluer spontanément sous l'influence d'un certain génie dont le peuple est toujours le dépositaire, et le paresseux génie de notre peuple à nous recherchant d'instinct les formes linguistiques qui s'apparentent le plus à l'anglais, que faire ? Dirons-nous d'une seule voix site au lieu d'emplacement, parce que l'immense majorité des Canadiens-Français s'obstinent à parler anglais en français ? — O. A.

Quand Moscou plaisait.

La vengeance est un plat qui doit se manger froid, dit un proverbe que les Russes semblent fort bien connaître. Moscou vient de s'en payer une, très spirituelle, sur le dos de son ennemie jurée, l'Allemagne, en lui envoyant un cadeau que les dirigeants du Reich n'ont pas dû goûter outre mesure. Les Soviets ont nommé comme ambassadeur à Berlin un juif authentique et en même temps communiste de bonne roche.

Injurés quotidiennement par les hitlériens, les communistes russes répondent par la nomination d'un représentant diplomatique qui ne peut guère être animé de tendres sentiments envers l'Allemagne. Et la chose la plus drôle, c'est que cette nomination a été imposée par Moscou à Berlin. Cet affront, la presse germanique s'est bien gardée de le signaler, mais les journaux soviétiques en ont abondamment parlé. Les Soviets ont exigé l'acceptation d'un ambassadeur juif, sous menace de rupture des relations diplomatiques. Or, les Allemands ont trop intérêt à conserver un espion officiel en Russie pour se résoudre à rappeler leur ambassadeur de Moscou. Ils ont donc avalé la pilule.

Sans témoigner la moindre sympathie pour les Soviets, je ne peux m'empêcher de trouver que c'est ce qu'ils ont fait de mieux depuis longtemps. C'est une vengeance spirituelle, infiniment drôle pour les spectateurs.

Et dire qu'au temps de l'opposition, les hitlériens vouaient aux gémonies la république allemande qui acceptait un ambassadeur soviétique juif à Berlin ! Messieurs les national-socialistes ont évidemment fait beaucoup mieux... — A. R. B.

M. David et l'enseignement secondaire.

M. Athanase David, protecteur officiel des Lettres et des Beaux-Arts de la province de Québec, a parlé lundi soir, à Sainte-Thérèse, devant la jeunesse libérale, des « lacunes du cours classique » (l'expression est du Doyen Voigt d'ailleurs le compte-rendu du Devoir :

M. Athanase David a déclaré que les programmes du cours classique ne répon-

dent plus aux exigences actuelles et qu'il faut sans tarder les remanier. Selon M. David, il faudrait, en effet, que les programmes de nos institutions d'enseignement secondaire accordent une plus grande place à la comptabilité et aux sciences pratiques.

Au fait, M. David a aussi parlé du nombre très grand des bacheliers qui, démunis au sortir du collège, sont presque assurés de crever de faim s'ils ne s'adonnent pas à l'étude de la médecine ou du droit. Lire à ce sujet la GAZETTE d'hier matin. Eh quoi ! M. David partage notre avis ? Le R. P. Fontaine n'a-t-il pas dit que son collège aurait bientôt un enseignement parfait des sciences ? Hum... Hum... — L. P.

Les déficits de l'Hydro.

Un membre de l'Hydro fait aussi partie du Cabinet Henry, dans l'Ontario : M. Cooke. Ce commissaire complaisant a rédigé lui-même le bulletin de mai publié par la régie provinciale de l'électricité. Au dire du TORONTO STAR et du LONDON ADVERTISER, ce document est un véritable manifeste électoral : il n'y en a que pour la politique du Cabinet Henry. M. Cooke n'était pas assez naïf pour se critiquer lui-même, et faire le procès de son parti. D'après la loi, cependant, l'Hydro est une commission indépendante de toute influence politique.

Depuis quelques années, la régie de l'électricité est pour le gouvernement ontarien une source de déboires. La « caisse » électorale de chacun des partis s'alimente au Trésor de l'Hydro. Les déficits s'accumulent. On a accru la consommation de l'électricité, mais les recettes restent stationnaires. Les négociations de l'Hydro avec la Beauharnois Power ont abouti à une entente désastreuse pour la régie ; c'est alors que la misérable somme de \$125,000 fut égarée dans les goussets d'un M. John Aird Jr. Aujourd'hui, les adversaires politiques s'injurient les uns les autres devant le corps électoral : il faut sauver l'Hydro.

Les partisans de l'étatisation s'instruisent sur les inconvénients d'une régie provinciale de l'électricité en suivant le débat Henry-Heppburn. Soit dit sans vouloir rien préjuger de l'étatisation ou de la « municipalisation » de l'électricité en notre province. — D. D.

Nivellement.

Deux démocrates, M. Eugène L'Heureux, de l'Action Catholique, et R. G., du CANADA, ne peuvent s'entendre sur le nivellement démocratique. M. L'Heureux veut le nivellement parfait, absolu. R. G., tout démocrate qu'il est, ne veut pas du tout être mis au niveau des L'Heureux et des Poulin ; il tient pour un nivellement relatif, l'égalité qui place tous les citoyens sur un même rang au départ mais n'empêche pas le plus rapide, le plus agile, le plus habile ou le plus fort de dépasser les autres. Il veut que l'égalité démocratique consiste à donner à chacun la chance de donner sa pleine mesure. L'Heureux Eugène, lui, tient pour l'égalité absolue, même si c'est par en bas. Au fond, c'est peut-être lui le réaliste : à voir ce qui se passe en notre pays, qui douterait que nous n'aurons pas atteint bientôt le bas niveau cher à M. L'Heureux. — G. L.

A propos de capitalisme

A l'heure où tant de beaux esprits condamnent le capitalisme qu'ils seraient bien embarrassés de définir, voyons d'abord ce qu'il est. Sur quoi repose-t-il ? Ce n'est un secret pour personne que ses assises fondamentales sont le droit de propriété et ce qui en découle. Le droit de propriété offre un grand nombre d'avantages. Ne comporte-t-il pas l'exercice de la liberté individuelle ? Si deux hommes peuvent se servir du même vêtement, seront-ils libres ? Ils seront esclaves l'un de l'autre. Il est aussi, avec le capitalisme, le support nécessaire de toute civilisation en tant qu'il permet l'exercice d'une faculté de plus en plus rare de nos jours : le Goût. Si personne n'est propriétaire de rien, il est impossible de choisir. La propriété est aussi un facteur d'ordre — le plus important — dans une société. Sa suppression conduirait à la barbarie scientifique ou autre. Il est encore un grand nombre d'autres avantages du droit de propriété tels que son importance économique, le développement qu'il permet de certaines vertus comme, par exemple, la générosité, l'économie, etc....

Les systèmes matérialistes, surtout le marxisme, ont un but défini quand ils prêchent au monde l'Evangile socialiste : découronner l'homme de ses vertus traditionnelles et, aussi, de ses défauts pour lui redonner la consolation, bien pauvre pour un cœur humain, des vertus que l'on pourrait appeler « scientifiques » et qui ont le nom, dans le jargon de la mystique révolutionnaire, d'esprit de classe, d'égalité, d'athéisme et de tout ce que vous voudrez.

On conçoit que dans ces conditions le communisme soit tellement l'ennemi du capitalisme et du droit de propriété. Mais les farouches doctrinaires de Moscou et d'ailleurs oublient que sans la vertu bourgeoise d'économie le communisme n'aurait pas sa raison d'être. Voilà qui confirme bien l'idée que le socialisme fut de tout temps un parasite de la société. En effet, le communisme et le capitalisme sont aussi vieux l'un que l'autre. Qu'on lise ou relise l'histoire. Mais, dira-t-on, le socialisme actuel est prouvé scientifiquement. Ceux qui disent cela ne se sont jamais donné la peine de vérifier le bien-fondé des pseudo-théories socialistes. Le marxisme, pour ne considérer que cette forme la plus connue du socialisme, est un tissu d'erreurs scientifiques qui reposent, parfois, sur une logique solide en apparence et qui, en réalité, ne s'appuie sur rien de vrai.

Une autre objection en faveur du communisme est aussi celle de la persistance, en Russie, du régime soviétique. Cet argument vaut ce qu'il vaut, mais ne fournit-il pas à la fois des affirmations et des contradictions. Pourquoi ajouter foi aux uns plutôt qu'aux autres ? Si les documents officiels soviétiques sont une source sûre, on peut croire que les maîtres de la Russie n'ont pas réussi à supprimer, chez le Russe, l'instinct indéracinable de la propriété. Berdiaeff, un auteur russe qui, malgré sa qualité de bourgeois, est aussi digne de foi que le citoyen Gorki, affirme à l'aide de preuves convaincantes que l'ancienne Russie des tsars retourne aux vulgaires idées bourgeoises ; ce que jamais elle ne fut. Curieux retour des choses que cette évolution économique et sociale.

Si ce que dit M. Berdiaeff est vrai, il n'est pas de meilleur argument que celui-là en faveur du capitalisme et du droit de propriété. Ces deux dernières institutions, élaborées péniblement au cours de la longue histoire de la civilisation, ne sont pas parfaites. Mais, parce qu'elles sont humaines, elles appartiennent à l'homme de la réforme, d'en être le maître et non pas l'esclave.

Jean-Marie NADEAU

Pas de communistes à Dantzig !

Le président de police de Dantzig a interdit sur tout le territoire de la ville libre les organisations du parti communiste, parce que différents procès récents ont fourni la preuve que l'activité des communistes de Dantzig est contraire aux lois. Le président de police a déclaré :

Cette interdiction est strictement constitutionnelle et n'implique nullement une action générale contre le parti. Les députés communistes pourront continuer d'exercer leur mandat.

Quelque part que vous alliez durant vos vacances, nous serons heureux de vous expédier l'« Ordre ». PL 8511.

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimée par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

LES PRIMES DE L'« ORDRE »

Nous donnerons gratis, avec chaque abonnement de trois mois, un exemplaire d'un ouvrage d'Olivier Asselin sur L'oeuvre de l'abbé Groulx, paru en 1923, mais qui a conservé son actualité foncière et qui, notamment, traite à un point de vue tout nouveau le sujet de l'abandon du Canada par la France. Les abonnés de six mois ou plus recevront en prime un exemplaire du recueil en deux volumes des écrits de Jules Fournier intitulés Mon encier, ouvrage qui se vend encore en librairie un dollar. Les personnes qui se sont abonnées ou réabonnées depuis le 1er juin auront droit à ces primes. Prière d'en faire la demande à l'Administration.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'administrateur,

Veuillez m'inscrire sur la liste de vos abonnés pour trois mois — six mois — un an (biffer les indications inutiles). Bien entendu, j'aurai droit à la prime que vous offrez.

[Signé]

Adresse

N. B. — L'abonnement est payable d'avance.

La liberté des cultes au Canada

Devant la Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, M. J.-F. Pouliot faisait récemment une conférence intitulée : La liberté des cultes au Canada. Le vaillant député de Temiscouata est aussi un chercheur. En consultant les textes législatifs et les débats de la Chambre sous l'Union, la collection du Toronto Examiner, un journal de l'époque, il a découvert que la liberté des cultes au Canada fut assurée pour la première fois par un texte législatif en 1851, par une clause de la loi sur les terres de l'Eglise anglicane, et non par l'« Acte de Québec » de 1774 ni, comme on le croyait, par la Constitution.

Dans la Nouvelle-France, la religion catholique romaine n'a jamais cessé d'être la religion d'Etat. Lors de la capitulation de Québec (1759), on reconnut le libre exercice de la religion jusqu'à ce que la possession du Canada fut décidée entre la France et l'Angleterre. A la mort de Mgr de Pontbriand, en 1760, le général Amherst limita les pouvoirs du futur évêque.

D'après le traité de Paris, l'Angleterre accordait aux Canadiens la liberté de la religion catholique, « autant que le permettaient les lois de la Grande-Bretagne ». La religion anglicane était alors religion d'Etat, et les catholiques étaient considérés comme des rebelles. L'« Acte de Québec » reconnaît encore le libre exercice de la religion catholique, dans les limites fixées par un statut de la reine Elizabeth, datant de 1558. Il est dit dans ce statut : « Aucun prince étranger, aucun prélat ou potentat spirituel ou temporel ne pourra exercer une juridiction spirituelle ou ecclésiastique dans ce royaume, dans les Dominions de Sa Majesté ou dans les pays qui le deviendront. » L'Angleterre reprenait de la main gauche les droits qu'elle avait accordés de l'autre. Ceci était d'autant plus odieux, que, même longtemps après la cession, la grande majorité de la population canadienne était catholique. La rédaction du traité de Paris et de l'« Acte de Québec » diffère en terminologie : la forme varie, mais le fond est identique dans chaque cas. C'est pourquoi il y a lieu de rendre hommage au génie politique de certains gouverneurs et aussi d'hommages d'Etat anglais éminents et clairvoyants, qui ont largement contribué à faire donner aux documents constitutionnels une interprétation contraire à la lettre et à l'esprit dans lequel ils avaient été conçus, rédigés, signés ou

promulgués.

Pendant les quatre-vingt-huit ans qui se sont écoulés entre 1763 et 1851, la liberté des cultes ne fut que tolérée. C'était un problème souvent épineux pour la Grande-Bretagne et toujours angoissant pour les Canadiens dont les « dénominations religieuses » n'étaient pas la religion anglicane, et surtout les catholiques.

L'« Acte de Québec », qui soumettait les catholiques du Canada à la suprématie spirituelle du roi, décréait aussi que Sa Majesté aurait la faculté de pourvoir à l'encouragement de la religion protestante. La Constitution de 1791 autorisait le gouvernement à ériger des cures de l'Eglise d'Angleterre et à les doter de « réserves » de terres. L'établissement des réserves du clergé anglican, ou « rectories », donna lieu par la suite à des difficultés sans nombre.

En 1850, le député de York, M. Morrison, proposa à l'Assemblée législative l'abolition des « réserves » du clergé. Il y eut des troubles à Toronto, fomentés par les bénéficiaires des « rectories ». Dans le même temps, Robert Baldwin se retira de la politique. Le projet de loi Morrison fut à tel point amendé qu'à la fin, il n'était plus le même. L'établissement des réserves du clergé anglican n'était aboli qu'à l'avenir, et la nomination des titulaires était transférée de l'Exécutif canadien à la société de l'Eglise d'Angleterre. Comme Lafontaine l'avait dit au cours du débat, l'Eglise anglicane devenait libre d'administrer elle-même ses propres affaires sans dépendre du gouvernement.

C'est dans cette loi sur les « rectories » que Lafontaine fit reconnaître la liberté des cultes au Canada. Il introduisit dans le bill le texte suivant : « Le libre exercice et la jouissance de la profession et du culte religieux, sans distinction ni préférence, mais de manière à ne pas servir d'excuse à des actes d'une licence outrée, sont permis par la Constitution et les lois de cette province à tous les sujets de Sa Majesté en icelle. » Ce ne sont ni les Capitulations de Québec et de Montréal, ni le traité de Paris, ni l'« Acte de Québec » — comme on l'a toujours enseigné —, mais, par un hasard vraiment providentiel, c'est une partie de ce statut intitulé « Acte concernant les rectories » qui constitue la grande chartre de la liberté religieuse au Canada.

Dollard DANSEREAU

LES LETTRES

LES ARTS

Les Propos de Ménage

Cette semaine, j'ai fait dans les journaux une ample moisson d'anglicismes de vocabulaire et de syntaxe, de barbarismes et de solécismes, d'expressions vicieuses, de mots employés à contresens ou à mauvais escient, enfin d'erreurs de toute sorte. Loin de moi l'intention de faire part à mes lecteurs des réflexions que tout cela m'inspire: ils en auraient peut-être une indigestion. Je me contente aujourd'hui d'attirer leur attention sur quelques perles.

Avatar

Voilà un mot qui sonne fort. Il arrive souvent qu'on l'entende dans un discours ou qu'on le lise dans un article: le glisser quelque part, cela donne un air savant. Seulement, on ne semble pas en bien connaître la signification. Il trouve son origine dans le sanscrit. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde aux incarnations d'un dieu, en particulier à celles de Vishnou, qui revêt au besoin des formes humaines, au nombre de dix, s'il faut en croire la tradition védique. Par analogie, ce terme a pris le sens de *transformation*, de *métamorphose*: il n'en a pas d'autre. Aussi est-ce une erreur de lui attacher une nuance péjorative, de lui prêter le sens d'*accident*, d'*ennui*, de *catastrophe*. Il se peut qu'un avatar soit une catastrophe: mais une catastrophe n'est pas un avatar. On peut parler, par exemple, des avatars de M. Bourassa, passé du libéralisme au nationalisme, puis du nationalisme au socialisme d'Etat: il n'y a pas catastrophe. Mais que le député Sauvé se mue en sénateur, que le maire de Montréal se transforme en ministre du Travail, comme le veut la rumeur, ce sera à la fois des avatars et des catastrophes, surtout des catastrophes.

Voirie

M. Asselin écrivait mardi que « si les fonctionnaires de nos voiries, provinciales et urbaines, lisaient ordinairement autre chose que les chroniques de chiens égarés », ils apprendraient « que les rues que l'administration montréalaise a si ingénieusement baptisées « boulevards » pourraient s'appeler en français: « rues à priorité de passage », ou tout simplement: « rues à priorité ». Il ajoutait que la Ville de Montréal ne s'est pas

encore avisée « qu'une rue, un boulevard, une ruelle, une impasse, un cul-de-sac, un cours, sont autant de choses différentes ».

Ces remarques sont tout à fait justes. Je m'en allais l'autre jour rue Saint-Denis. Du côté ouest, entre les rues Sainte-Catherine et Dorchester, se trouve une impasse qui s'appelait jadis rue Sainte-Julie. Arrivé à cette hauteur, je m'arrêtai pour laisser passer une voiture, et je constatai à mon grand ébahissement que ce cul-de-sac porte maintenant le nom de Place Christine. J'ai toujours pensé qu'une place, c'est un lieu public découvert et généralement entouré de bâtiments, parfois planté d'arbres. Evidemment, la valeur sémantique des termes, nos conseillers municipaux et nos fonctionnaires s'en soucient comme de leurs braies. Tout de même, faire d'une impasse une place, c'est un peu fort.

Puisqu'il est question de voies de communication, deux mots au sujet des rues parallèles au Saint-Laurent. Depuis qu'on a divisé la ville en deux secteurs, est et ouest, séparés par la rue Saint-Laurent, les voies transversales ont deux tronçons ayant chacun son numérotage propre. Il n'en suit pas qu'il y ait deux rues Sainte-Catherine, deux rues Sherbrooke, etc. Au contraire, une seule. Aussi est-ce une erreur de mettre après le nom de ces voies les déterminatifs *est* et *ouest*. C'est à la suite du numéro qu'il faut les placer. Les bureaux de l'ORDRE sont situés au 180 est de la rue Sainte-Catherine, et non au 180 de la rue Sainte-Catherine est.

Un mot encore, au sujet des adresses. On y omet souvent le mot *avenue*, presque toujours le mot *rue*. C'est une mauvaise habitude dont on devrait bien se corriger. On n'habite pas au 150, Saint-Hubert, mais au 150, rue Saint-Hubert. J'ai fait cette remarque, il y a quelque temps, à une fillette qui adressait des lettres à ses amies et qui omettait systématiquement le mot *rue*. « J'ai demandé à ta sœur, pi a m'a dit que t'as écrit comme ça », m'a-t-elle répondu... Bonne petite sœur, vous êtes certainement animée d'un grand zèle. C'est beaucoup, mais il faut aussi autre chose. Avant de vous confier une classe, on aurait pu s'assurer de votre compétence à enseigner le français.

Ménage

Démocratie! Démocratie!

Mon excellent ami R. G., du CANADA, est en train de faire sa paix avec M. L'Heureux, de L'ACTION CATHOLIQUE. Il n'est qu'une petite question de rien du tout qui les empêche de s'entendre: la démocratie. M. L'Heureux a l'air de croire que la démocratie est nivellesse. Naturellement, R. G. croit le contraire. Je ne veux pas prendre parti dans un débat dans lequel je n'ai rien à faire. Ces deux confrères qui sont démocrates doivent, tout de même, connaître à fond la démocratie. Eh bien, je l'avoue, je ne vois pas très bien les raisons qui les font se quereller amicalement: ils partagent les mêmes idées. Ils sont tous les deux démocrates et ils doivent, en cette qualité, savoir pourquoi ils le sont. Ils ne nous le disent ni l'un ni l'autre. M. L'Heureux serait-il démocrate parce que catholique? Ce n'est pas une raison. R. G. serait-il démocrate parce que libéral? Voilà qui sonne mieux tout de même pour ce dernier que pour M. L'Heureux. Si R. G. est démocrate parce que libéral, est-ce vraiment une meilleure raison? Tous les physiocrates, qui furent les ancêtres du libéralisme, n'étaient-ils pas des monarchistes, théoriciens du « bon despotisme »?

Enfin qu'est-ce que la démocratie? On devrait tout de même le savoir depuis les temps qu'on en parle. Adam Smith, qu'on représente souvent plus libéral qu'il ne l'est en réalité, n'était pas démocrate. R. G. parle des théoriciens de la démocratie. Qui sont-ils? En avons-nous au Canada? En France, les démocrates, même chrétiens, se réclament de quelques grands ancêtres qui, au fond, n'ont rien de tellement démocratique puisqu'ils inaugureront la plus affreuse dictature qui soit, celle des clubs ou des groupes. Il n'est pas, à mon avis, de régime plus libéral que ceux souvent qui n'en portent point le nom. Les défenseurs de la démocratie parlent souvent de « l'égalité des chances » qu'on ne trouverait que là. Mais, que trouve-t-on à l'origine de tous les pouvoirs monarchiques ou personnels? N'est-ce pas, par exemple, « l'égalité des chances » qui permit à un boucher de l'île de France, appuyé par tous ses contemporains qui avaient besoin de ses bras et de son courage, de fonder la dynastie des Capétiens? Et Mussolini n'est-il pas un homme sorti du rang et bien sorti puisque, de bûcheron, il est devenu le chef de son pays? On peut trouver des exemples analogues à volonté: il n'y a qu'à ouvrir les livres d'histoire et, même, à regarder ce qui se passe autour de nous.

On ne dit pas ce qu'est la démocratie quand on ne parle que d'une « égalité des chances » aussi incertaine, d'ailleurs, en régime libéral qu'en tout autre. Sans connaître à fond la démoc-

cratie, il est facile de savoir ce qu'elle ne peut pas faire. Ne s'avoue-t-elle pas impuissante, par exemple, à résoudre la fatidique crise de l'heure présente? Je n'ai rien personnellement contre la démocratie. Mais je suis toujours étonné de voir des esprits, qui se disent libéraux, faire montre de passion quand ils discutent le principe de régimes qui ne portent pas l'étiquette démocratique. Que R. G. se rassure: je ne lui en veux pas de sa défense de la démocratie. Elle est intéressante, mais elle ne me convainc pas. Il est une chose au moins que la démocratie nous donnera: une bonne paix entre R. G. et M. L'Heureux.

Jean-Marie NADEAU

Le procédé *Dunann Asphalt* permet la construction de routes modèles, à la fois durables et plastiques. Le *Dunann Asphalt* a fait ses preuves dans le monde entier. Son emploi est des plus économiques.

La résistance des pasteurs du « Notbund »

Vingt pasteurs de Berlin ont refusé de répondre à la sommation du tribunal consistorial, de comparaître devant lui pour répondre de leur désobéissance à l'évêque choisi par le chancelier Hitler, M. Ludwig Müller. Ces pasteurs sont tous membres de la ligue de détresse des pasteurs, l'organisation présidée par l'ancien commandant de sous-marin, pasteur Niemöller.

Dans une lettre au tribunal consistorial, ils déclarent qu'ils ne considèrent pas comme constitutionnelles les nouvelles lois promulguées par l'évêque suprême du Reich, pas plus qu'ils n'approuvent la nomination de M. Jaeger, comme conseiller légal de l'évêque suprême. Leur opposition est aussi ouverte que celle du pasteur Niemöller, qui, bien que suspendu depuis quelques semaines, continue tranquillement de prêcher chaque dimanche dans son église de Dahlem.

Docteur *Tancredi Anselmi*, chirurgien-dentiste, 5064, avenue du Parc, près rue Laurier. À son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél.: DO 3087.

Le supplice atroce d'un ministre hindou

On mande de Simla qu'un ministre consulaire du gouvernement du Népal a été condamné à avoir les yeux arrachés. Les autorités britanniques n'ont pu intervenir en faveur du condamné, le Népal, où ce châtiment est d'un usage courant, étant un royaume indépendant.

Echos de musique et de théâtre

Daudet au théâtre

Les *Nouvelles Littéraires* nous apprennent que le grand critique et polémiste Léon Daudet fera très probablement ses débuts au théâtre à l'automne. Ce serait un événement! La grande réputation de l'homme en même temps que le rôle politique de tout premier plan qu'il joue depuis nombre d'années et surtout depuis la cascade de scandales qui entraînent le régime républicain à sa ruine attireront les foules.

Comme on pouvait s'y attendre: c'est par le côté le plus propre à sa nature et le plus propice à alimenter ses campagnes politiques que l'ardent polémiste abordera le théâtre: la revue. Une revue de Léon Daudet, mettant en scène, avec sa verve inépuisable et terrible, tous ses nombreux ennemis, cela fera long feu. Si la censure allait s'en occuper, elle qui s'est émue de *Coriolan*? Alors ce serait le succès des succès, celui que Daudet souhaite peut-être. Parions que la censure n'osera pas interdire la revue de Daudet et que les Parisiens s'en amusent doublement.

Il y faudrait sans doute des dessins de Sennep...

L'Intellectuelle population

C'est sous ce titre, si j'ai bonne mémoire, que le *Courrier de Saint-Hyacinthe* morigénait ses concitoyens, il y a quelque temps. J'avais cité ici cet écho où le journal masocain déplorait le succès des artistes ayant dû décommander des concerts annoncés dans cette ville, alors que des cabots de la dernière espèce y font salle comble. H.B. revient sur le sujet dans le même journal et recommande ironiquement à Gustave Longtin de ne pas se hasarder à aller chanter dans cette ville.

La presse ne tarit pas d'éloges à l'endroit de Gustave Longtin, ce jeune chanteur revenu d'Europe. Elle n'en a que pour lui. Sans doute l'homme le mérite, et nous ne sommes point jaloux de son succès. Nous y applaudissons même des deux mains, si tant est que notre encouragement puisse lui être de quelque réconfort. Nous souhaitons seulement à ce pauvre Longtin de ne pas venir à Saint-Hyacinthe. Les artistes de sa trempe ne sont pas gâtés de notre population, qui leur préfère à tout coup Mme Bolduc et Julien Daoust. Il courrait le risque de chanter chez nous devant une demi-douzaine d'âmes naïves, dont peut-être le signataire de ces lignes, qui essaierait d'y entraîner au moins un échevin.

Ce n'est pas flatteur pour les lecteurs

du *Courrier*. Avouez qu'il faut un certain courage pour morigénier de pareille façon ses compatriotes.

La propagande par le théâtre

On sait que la Russie fait une intense propagande par le théâtre. Les *Nouvelles Littéraires* publient les statistiques suivantes.

On sait que l'U. R. S. S. fait une place considérable au théâtre et, l'an dernier, plus de cent cinquante millions de spectateurs ont assisté à des représentations, cependant que vingt-six mille acteurs et actrices subissaient les épreuves de concours dans les deux cent cinquante conservatoires soviétiques.

On compte, en outre, cinq cent soixante théâtres officiels qui jouent en quarante-quatre langues.

On voit que les Soviets n'épargnent pas l'argent quand il s'agit d'endoctriner les camarades. Tant qu'il restera des pays bourgeois assez naïfs pour alimenter la trésorerie rouge, ils continueront de leur jeter de la poudre aux yeux par leur mégalomanie auprès de laquelle celle des démocrates les plus prodigues n'est que pingrerie.

Georges LANGLOIS

Propos frigorifiques

La saison chaude est arrivée. Pourquoi ne pas vous procurer un réfrigérateur? Vous garderez vos aliments frais et vous protégerez votre santé. En l'achetant chez *Dona Langellier*, vous ferez des économies, car cette maison fabrique elle-même et vend meilleur marché qu'ailleurs. Elle vous offre aussi de très jolis meubles, tapis, instruments de musique, etc. 510 est, rue Sainte-Catherine. Tél.: HA 8111.

Mort de Léandre

On annonce, de Paris, la mort de Charles-Lucien Léandre, qui était âgé de 72 ans. Elève de Bin et de Cabanel, Léandre avait établi sa réputation dès 1887; il avait exposé au Salon un grand nombre de tableaux de genre et de portraits et devait obtenir, en 1921, la médaille d'honneur de peinture aux Artistes français. Mais c'est surtout comme dessinateur et caricaturiste qu'il était devenu populaire. Ses encois étaient l'un des attraits du Salon des humoristes. Il a publié en albums: *Nocturnes*, *Paris* et la province, le *Musée des souverains*. Vice-président de la Société des peintres-lithographes, Léandre avait largement contribué à la renommée des artistes illustrateurs de France.

L'imprimerie de la *Patrie* exécute les travaux les plus difficiles. Demandez nos prix. Tél.: LA 5121.

RASPOUTINE ET LA TSARINE

Sur une entrevue avec Maria Raspoutine

DANS un entretien accordé il y a quelques mois au rédacteur d'un magazine américain, Maria Raspoutine, l'une des deux filles du « staretz » nous présentait sous un nouveau jour le thaumaturge de Pokrovskoié. La fille de Grigory Efymovitch, cela va sans dire, a pris en main la défense de son trop illustre père. Elle affirme qu'il fut un saint homme toute sa vie durant. Mais elle se hâte d'ajouter qu'un saint suivant la doctrine de certaines sectes chrétiennes orthodoxes, ne veut pas dire nécessairement un homme insensible aux aiguillons de la chair. Elle fait grand état de la sévérité de son père sur la vertu de ses filles, mais moins sur la sienne. Admettant que sa réputation de sainteté était due, non pas surtout à ses moeurs rigides, mais plutôt à son prétendu pouvoir de guérir les malades au seul toucher de ses vêtements, elle avoue que suivant la doctrine des Khlisty, dont son père était un fervent adepte, on ne peut être véritablement saint sans avoir au préalable succombé à la tentation.

On a soutenu que le moujik sibérien n'était qu'un vulgaire charlatan; mais il s'est trouvé des historiens bien informés pour prétendre que dans l'affirmation de ses pouvoirs surnaturels, « l'homme de Dieu », nonobstant ses incohérences et ses bizarreries, était sincère: comment un imposteur aurait-il réussi à ensorceler non seulement de pauvres paysans ignorants, mais des généraux, des ministres et jusqu'à des souverains, s'il n'eût été personnellement convaincu de la force entraînante de ses instincts mystiques? Sa foi en ses facultés divinatoires n'était-elle pas le facteur principal de l'étrange puissance de séduction qu'il devait si longtemps exercer à la cour? Un diplomate français, qui eut avec lui quelques entretiens durant la Grande Guerre, l'a dépeint un « mythomane érotique et religieux » qui aurait été la première dupe de ses visions apocalyptiques. Mais comment un illuminé comme Raspoutine pouvait-il, après ses premières apparitions à la cour, continuer à exercer une pareille fascination sur l'esprit de la famille impériale?

La tsarine, de naissance allemande, et orpheline, avait été élevée par sa grand-mère la reine Victoria; elle avait reçu une éducation toute britannique. Anglaise d'abord, elle le sera dans ses manières et dans sa vie intime, par son maintien et sa retenue; mais au lendemain de la mort d'Alexandre III, Alice de Hesse-Darmstadt abjura la religion luthérienne pour embrasser les croyances et les rites déistes de l'Eglise orthodoxe. Elle s'appellera désormais Alexandra-Féodorovna.

Après son mariage au nouveau tsar Nicolas II, la jeune reine et son chevaleresque époux inaugurèrent leur vie conjugale dans un

« ravissement de béatitude ». Leur mariage n'a pas été un acte de politique; Alexandra n'a point apporté comme dot à son mari une province ou un duché allemand; le jeune empereur se sent comme écrasé par l'immense fardeau; il ne tient nullement à arrondir un empire plus grand que l'Europe s'étendant de la Mer Noire jusqu'à l'Océan Glacial.

Si Alexandra apporte une ferveur de néophyte aux pompes liturgiques de l'Eglise russe, elle conserve un air de raideur et de puritanisme qui a vite fait de lui aliéner une grande partie de la noblesse de cour. Elle ne fera que de brèves apparitions dans les salons de Saint-Petersbourg; elle vivra maintenant d'une vie conjugale intime.

La série répétée d'attentats anarchistes qui suivirent les défaites des armées russes dans la guerre avec le Japon, la mystérieuse maladie du jeune césarévitch, avaient profondément ébranlé les nerfs tendus de la tsarine.

En octobre 1912, à la suite d'une excursion de pêche, le prince héritier fut pris tout à coup d'une fièvre intense; en quelques jours sa maladie revêtit un caractère d'extrême gravité; toute la famille impériale était aux abois; les médecins considéraient l'état du jeune prince comme désespéré; l'impératrice ne voulait plus quitter son fils. Un soir qu'il était au plus mal, elle apparut pour la première fois depuis plusieurs jours au salon, toute souriante. Aux questions anxieuses des membres de la famille impériale, elle répondit: « Les médecins ne constatent encore aucune amélioration, mais personnellement je n'ai plus d'inquiétude. J'ai reçu cette nuit du Père Grigory, un télégramme qui me rassure tout à fait. » Comme on la supplie de montrer le message, elle sort de sa poche et exhibe une feuille de papier portant ces mots: « La vue te larmes et entendu tes prières; ne t'afflige plus. Ton fils vivra. » Le lendemain matin, la température du malade était redevenue normale; le césarévitch était sauvé, grâce aux prières de Raspoutine.

On a insinué que le « staretz » s'était concerté avec le thérapeute Badmaïev pour faire administrer au césarévitch des drogues de nature à provoquer une recrudescence de ses crises hémophiliques. Il se serait ensuite fait appeler au chevet du malade et aurait alors fait discontinuer les doses; voilà ce qui aurait expliqué cette amélioration subite constatée dans l'état du jeune prince.

Madame Wiroubov, la confidente de la tsarine et amie du « staretz », aurait été sa complice dans cette opération. Mais cette prétention est plus digne d'un romancier à sensation que d'un véritable historien.

Après ces guérisons « miraculeuses », Raspoutine pour se faire désirer davantage

par l'impératrice, s'en était retourné dans son village de Pokrovskoié. Il y avait fondé comme un monastère, où les jeunes filles de Pétrogard qui se sentaient dégoûtées de la vie mondaine pouvaient se retirer en paix pour y mener une existence cénobitique.

Mais voici que quatre jours après son arrivée en Sibérie, « l'homme de Dieu » est prévenu par un télégramme de l'impératrice que le césarévitch vient d'avoir une rechute. La tsarine regrette aussitôt d'avoir osé un instant douter de la sainteté du « staretz ». Le président du conseil Kokovtsov est venu lui raconter sur le thaumaturge quelques histoires peu édifiantes qui l'ont quelque peu ébranlé. Mais Alexandra ne pense qu'à son fils. Elle a adressé au saint une missive ainsi conçue: « Je ne puis souffrir votre absence. La vie est si terne, si vide sans vous, mon cher consolateur, mon Maître. Alexis est tombé malade. Ne faites pas attention à mes paroles irréfléchies; Kokovtsov est en erreur; il en pâtit. Pardonnez-moi. Revenez par égard pour moi et la vie d'Alexis. »

Le « staretz » se fit quelque peu attendre. Lorsqu'il revint enfin au Palais d'Hiver, l'impératrice tremblante le conduisit au chevet de son fils. L'homme de Dieu s'agenouilla aux pieds de l'enfant et adressa au ciel d'ardentes supplications. Alexandra à genoux dans un coin de la chambre écouta pieusement les invocations et les oraisons du saint. Quelques heures plus tard, la fièvre est tombée.

Ces « miracles » répétés ne firent qu'accroître le prestige du « staretz » auprès de la tsarine. Désormais, elle s'abandonnera à lui avec une confiance aveugle.

Un jour, après une altercation avec le grand-duc Nicolas, Raspoutine, en prenant congé des souverains, avait déclaré d'un ton courroucé: « Je sais que les Phariséens me guettent. Ne les écoutez pas. Si vous m'abandonnez, vous perdrez votre fils et votre couronne dans les six mois. » Alexandra tremblante lui avait répondu: « Comment l'abandonnerions-nous? N'es-tu pas notre seul ami, notre unique sauvegarde contre les méchants, notre intercesseur et notre témoin devant Dieu? » Elle s'était agenouillée à ses pieds et lui avait demandé sa bénédiction.

En 1913, troisième centenaire de la naissance de la dynastie, « l'homme de Dieu » avait durant toutes les cérémonies religieuses

et patriotiques accompagné Alexandra d'étape en étape; pendant ces fêtes éblouissantes elle avait eu « l'intime douceur » de sentir le saint constamment auprès d'elle.

Lors de la déclaration de guerre, Raspoutine était en convalescence dans son village de Pokrovskoié. Le 16 juin, le thaumaturge venait d'arriver en Sibérie, lorsqu'une de ses dévotes lui avait témoigné son admiration en lui envoyant un grand coussin dans le bas-ventre. Le saint qui avait opéré tant de miracles, guéri tant d'infirmités n'avait pu se préserver de cette aventure. Durant plus d'un mois il était demeuré entre la vie et la mort. La tsarine affolée lui avait aussitôt dépêché les plus habiles chirurgiens de Saint-Petersbourg. Plusieurs fois par jour, elle lui télégraphiait.

Encore averti, lors de la crise diplomatique de la fin de juillet, Raspoutine, dans une lettre au tsar, s'est prononcé ouvertement contre la guerre. En septembre, le voilà de retour à Pétrogard, plus robuste et plus jovial que jamais. A son arrivée c'est un concert d'acclamations sans fin. Ses admiratrices sont convaincues que sa « guérison miraculeuse » est une preuve manifeste de la protection divine. Le « staretz » n'ose pas tout d'abord afficher ostensiblement son hostilité pour la guerre; le peuple russe est comme emporté par un prodigieux élan de patriotisme; ce n'est pas le moment de prêcher le défaitisme, de crainte de s'aliéner les souverains, surtout Alexandra, la protectrice des mauvais jours qui partage l'animadversion de son époux pour les puissances germaniques. Le « staretz » sait que cet enthousiasme occasionnel sera de courte durée; le peuple russe s'est bercé de l'illusion byzantine; il croit un moment conquérir Constantinople; l'empereur vaticane dans les régions vaporeuses de l'Utopie.

Mais à la fin de l'année 1914, le mirage disparaît; la guerre semble vouloir prendre une tournure sinistre; elle s'annonce beaucoup plus longue, beaucoup plus âpre qu'on ne se l'était imaginé. A l'imense espérance qu'avait suscitée dans l'âme russe la conquête de Constantinople, on s'écroule le désenchantement, la désespérance, si prompts à s'infiltrer dans l'âme russe. Raspoutine commence à prendre de l'audace; s'il continue devant les souverains à surveiller son langage, avec ses dévotes, il commence à parler sans fard. Ses

admiratrices les plus enthousiastes parcouraient les cercles de Pétrogard, répétant partout: « Si le saint n'avait pas été loin de nous en Sibérie, pendant le mois de juillet, nous n'aurions pas eu cette horrible guerre. Dieu l'aurait inspiré, lui. Ah! quel malheur pour la sainte Russie, que le « père » n'ait pas été ici pour éclairer le tsar! »

Un soir, à la suite d'une grande défaite de l'armée russe, Raspoutine entrant au palais de Tsarskoïé-Sélo, trouve Alexandra en pleurs. « Console-toi, ma fille, lui dit-il, quand un moujik meurt pour son tsar et sa patrie, une lampe de plus s'allume aussitôt devant le trône de Dieu. »

Maria Raspoutine insiste sur l'honnêteté financière de son père, et probablement avec raison; on a écrit que le « staretz » était aux gages du kaiser. Il ne paraît pas que « l'homme de Dieu » ait été un agent secret de l'Allemagne. Il n'était point apte à jouer le rôle d'un mouchard mais il servait certainement d'instrument aux nombreux espions que l'Allemagne comptait dans la partie germanophile russe. Ces derniers réussirent grâce à lui à découvrir les secrets diplomatiques et militaires de la Russie. Le banquier Manus, un juif russe qui avait par des spéculations heureuses amassé une fortune considérable, était depuis quelque temps un des intimes du « staretz ». Connaissant les prédispositions ascétiques de Raspoutine, Manus le conviait chaque semaine à dîner. Pour l'attirer davantage, il avait soin d'inviter à chaque réunion quelques jolies femmes dociles. Des généraux de retour du front, des aides de camp de l'empereur, des hauts fonctionnaires de la cour, étaient au nombre des convives. Le financier recevait ses hôtes avec une grande munificence; le champagne coulait à longs flots dans ces plantureux repas; l'on festoyait joyeusement toute la nuit; lorsqu'après petites heures, l'effet du vin avait complètement disparu, Manus et ses acolytes, profitant de sa faconde endiablée, lui faisaient dévoiler goutte à goutte tout ce qu'il avait appris dans ses conversations avec les souverains. Le lendemain, Manus dressait un rapport circonstancié des propos du « staretz »; ce compte-rendu partait immédiatement pour Stockholm d'où l'ambassadeur allemand le transmettait à Berlin.

Quant à l'argent, Raspoutine n'en avait pas besoin; ses dépenses étaient insignifiantes; il était ordinairement vêtu comme un paysan; sa femme et ses filles étaient couvertes de haillons; il prenait rarement ses repas chez lui; l'impératrice lui avait procuré une résidence; ses plaisirs loin de lui coûter lui procuraient de nombreux revenus; ses dévotes lui envoyaient des vêtements, des victuilles; tous les intrigants à la recherche d'une sinécure lui faisaient de continuelles largesses; le « saint » était d'ailleurs très généreux et donnait beaucoup aux églises.

Le grand-duc Nicolas-Nicolaïevitch, un

des premiers protecteurs de Raspoutine, était devenu un de ses ennemis les plus acharnés. Le général Soukominov, ministre de la guerre au début des hostilités, convoitait pour lui-même le poste de généralissime des armées russes confié au grand-duc; depuis sa nomination il a cherché à satisfaire ses espoirs avortés. Il poursuit sans répit contre le grand-duc une campagne insidieuse et perfide, l'accusant d'incapacité et d'impéritie dans les opérations militaires. Connaissant l'animosité du « staretz » pour Nicolas-Nicolaïevitch, il songe à en tirer parti pour déprécier le grand-duc auprès de leurs Majestés. Les échecs répétés de Pologne et de Galicie ont grandement déprimé la tsarine. Mais Raspoutine a dans l'intervalle tenté une réconciliation avec le grand-duc. Il lui a écrit: « Je vais aller te voir au grand quartier-général. La nuit dernière, la Sainte Vierge m'est apparue et m'a chargé d'une commission pour toi. » Nicolas-Nicolaïevitch a répondu: « Je t'attends, mais je te préviens que la Sainte Vierge m'est apparue à moi aussi, et elle m'a ordonné de te faire pendre. » Après cette tentative infructueuse, Raspoutine se prête alors avec complaisance aux combinaisons de Soukominov. Il commence devant l'impératrice à déplorer les erreurs stratégiques du grand-duc; si la guerre se prolonge aussi longtemps, la faute en est à Nicolas-Nicolaïevitch, ne cesse-t-il de lui répéter, Alexandra fait part à Nicolas II des « judicieuses » observations du « staretz ». Bienôt, « l'homme de Dieu » profère une accusation beaucoup plus redoutable: Le grand-duc est à la tête d'un complot dont le but avoué est le renversement du tsar par une révolution de sérial.

L'esprit méfiant de Nicolas II est vivement frappé par cette nouvelle imputation; l'impératrice seconde en tous points les propos du « staretz ». Raspoutine porte maintenant le débat sur le terrain théologique et mystique. « Le tsar par l'onction du sacre, s'est vu confier la haute mission de protéger son peuple. Il n'a pas droit de rester dans son palais, tandis que là-bas des millions de moujiks sont éprouvés par la guerre. Quand la patrie est en danger la place du tsar est à la tête de ses armées. Abandonner cette place à un autre, c'est enfreindre la volonté de Dieu. »

Un lundi de fin d'août, l'empereur a convoqué ses ministres. D'un ton cassant, il leur notifie qu'il vient de démettre le grand-duc de ses fonctions de généralissime, pour prendre lui-même le commandement de ses armées. Les ministres n'ont qu'à s'incliner devant l'expression définitive de sa volonté suprême.

Désormais Nicolas II a été véritablement détroné par Raspoutine comme tsar de Russie; jusqu'à son assassinat en décembre 1916, « l'homme de Dieu », la tsarine et Madame Wiroubov conduiront l'empire russe vers l'abîme.

Vincent BROUSSEAU

Ce soir, à la radio

La causerie quotidienne de l'« Ordre », par Dollard Dansereau

A 10 h. 15, au poste CKAC